

21/8/1971  
LU  
par Jacques  
de RICAUMONT

# « LA DEFAITE » de Pierre MINET

Ces souvenirs de jeunesse, que l'auteur, avec humilité, a sous-titrés « Confessions » méritent d'occuper l'une des premières places parmi les récits autobiographiques. La richesse d'une matière à la fois dense et subtile la qualité d'un style désinvolte et raffiné, classique et personnel avant tout inspiré, en font une œuvre littéraire comparable à celles des plus grands, d'un Jouhandeau entre autres, que le ton de Pierre Minet, à maintes reprises, irrésistiblement évoque.

On découvre quel écrivain méconnu est l'auteur de *La Défaite* (1) si opportunément rééditée par un éditeur belge ; on s'étonne que les jeunes de 68 et même d'aujourd'hui ne l'aient pas revendiqué comme l'un de leurs modèles lui qui fut 40 ans avant eux le prince de la contestation ; On se doute qu'ils ignorent non seulement son œuvre mais son nom. Œuvre mince d'ailleurs car comme Rimbaud et pour les mêmes raisons, il a très tôt cessé d'écrire. Ses livres ne pouvant être que le reflet et l'expression d'une certaine forme de vie politique en contradiction avec les lois de la société, il était condamné au silence dès l'instant où renonçant à sa révolte, il capitulait devant celle-ci.

Tel est le sens du titre *Je suis un vaincu*, déclare-t-il dans son avant-propos. Fière encore : un déserteur. Tandis que ses deux amis fraternels, Roger Gilbert Lecomte et René Daumal, aussi doués que lui l'un et l'autre, disparaissaient prématurément sans avoir trahi, lui en effet, sans l'influence d'un amour exalté pour une femme d'origine américaine, beaucoup plus âgée que lui et fort riche, puis d'une suite de maladies qui le retiennent pendant plusieurs années, prisonnier des hôpitaux, décida de rompre avec l'idéal de sa jeunesse rimbalienne et lâchement de s'embourgeoiser.

Cet idéal se résumait en un mot, qui est devenu la devise de la génération nouvelle : la liberté — la liberté à tout prix, même à celui de la misère voire de la déchéance. Né dans une famille aisée de Reims qui possédait une exploitation agricole aux environs de la ville, il commence pourtant par être un adolescent presque conformiste : follement romantique, profondément pieux, passionnément monarchiste. Seule singularité : il refuse l'esclavage du travail, abandonne ses études et s'arrange dans ses différentes places, d'une maison de tissus à une fromagerie en gros, pour être licencié au plus vite. Son idée fixe est Paris.

Première fugue à 16 ans en 1925. Il s'enrôle dans les Equipes sociales de Robert Garric qui lui procure un emploi de bureau aux usines Renault et milite dans les rangs des camelots du Roy, mais en même temps il découvre Montmartre, la fascination de la nuit et du vagabondage. Congédié et reconduit à Reims par un responsable des Equipes il retrouve le petit groupe des « Frères » en particulier Gilbert-Lecomte, s'amuse d'abord à scandaliser ses concitoyens mais se lasse rapidement de la province et s'enfuit

dans les rues, faisant l'apprentissage de la faim, de la charité publique, de la prostitution mais n'arrêtant pas de griffonner des poèmes et se sentant heureux, fier, puissant.

Il répudie l'éthique qui lui a été inculquée et adopte la philosophie qui sera plus tard celle des hippies. Il fallait écrit-il, se livrer à la vie comme on se livre au sommeil... être comme une épave sur l'eau et par une disponibilité si complète, un si total acquiescement au hasard par une insouciance si catégorique à l'égard du péril encouru, vivre comme on rêve, rêver ma vie. Cependant, saisi à l'approche de Noël, par la nostalgie du foyer, il revient dans sa famille, mais son père instruit de son mode d'existence, le somme de choisir entre une situation stable et « la porte pour toujours » : C'est la porte qu'il prend, et le premier train pour la gare de l'Est.

Sa beauté d'ange, à laquelle les hommes ne sont pas moins sensibles que les femmes lui donne un sentiment d'immunité. Il se croit tout permis parce que tout lui est dû. C'est sans surprise qu'il accepte les cadeaux du sort : les invitations de vieux messieurs dans des restaurants ou des hôtels de luxe et les largesses des putains. Puis avec le sourire, il réintègre ses habitudes de clochard. Sans un sou en poche, il entraîne René Daumal dans des déambulations quotidiennes à travers le Paris nocturne. Son prestige sur lui comme sur ses autres camarades est grand parce qu'il vit l'aventure rimbalienne que eux ne connaissent qu'en théorie. Sa facilité à se libérer des principes moraux, sa candeur, l'absence dans sa mémoire de toute littérature qui aurait pu l'influencer, sa virginité en un mot les fascinent. Sans amour propre sans dignité, sans remords, sans rien savoir du mal ne mentant jamais sans bassesse, sans calcul, prix : ainsi Pierre Minet définit-il celui qu'il fut à 17 ans.

Montparnasse, auquel il consacre un de ses plus brillants chapitres marque l'apogée à la fois des « années folles » de l'après-guerre et de l'auteur. Versailles de la Bohême, capitale du plaisir et de l'insouciance, camp retranché des libertaires au milieu de la société bourgeoise, enclave du futur dans le présent : il en a été l'enfant terrible, le gueulard, l'assoiffé, le être le mémorialiste dans son être le mémorialiste dans son premier roman *Histoire d'Engène* (2). Comme sa liaison avec l'Américaine a facilité son passage à l'état d'homme, sa maladie l'aide à enterrer sa révolte. Guéri, il s'aperçoit qu'il a disparu : ma liberté perdue, la poésie absente de moi pour toujours. Désormais, il ne sera plus que le conservateur de ses souvenirs, le retraité qui évoque avec une lucidité sans amertume son ancien délire — délire signifiant vie, signifiant lumière — mais la vie brûle ces pages et leur lumière éblouit le lecteur.

(1) Editions Jacques Antoine

(2) Editions du Carrefour.